

De la musique et du sonore dans la vie psychique et sensorielle des adolescents

Olivier Douville

Psychanalyste
Association Française des anthropologues
Laboratoire CRPMS Université Paris Diderot
22, rue de la Tour d'Auvergne
75009 Paris
Tél : 01 53 20 91 81
E-mail : douvilleolivier@noos.fr
ou douville.olivier@yahoo.fr

Résumé

Olivier Douville considère diverses positions possibles de l'adolescent à l'écoute des composantes plurielles des musiques fortement consommées aujourd'hui par les jeunes. En travaillant sur les modèles du rap, de la techno et de la musique répétitive, considérés non seulement comme modes ou modèles sociologiques mais comme façon de se raccorder aux messages sonores extérieurs, il met en avant le lien entre la consommation musicale et l'expérimentation des rythmicités corporelles.



La place du sonore dans le processus de l'adolescence

Lors de l'adolescence, les objets de la pulsion qui ont à voir avec la présence parfois angoissante de l'autre, sont reconsidérés par les jeunes. Ces objets, le regard et la voix, permettent la construction psychique de l'identité dès la première rencontre du reflet comme représentant la personne dans un miroir pour son propre regard et pour le regard d'autrui. Il importe que cette présence du reflet comme donnant au Moi sa première forme soit parlée et nommée.

Que se passe-t-il lorsque la propre relation du jeune à ces objets pulsionnels, le regard et la voix, qui sont les premiers sédiments de sa subjectivité se fait troublée ? Parce que voir ce n'est pas simplement pourvoir ou percevoir, mais c'est aussi donner à voir, se donner à voir et de même entendre c'est aussi se faire entendre, se donner à entendre, et même donner son silence à entendre.

Pensons ici à la mue de la voix adolescente qui crée des moments peu agréables de dépersonnalisation, le jeune ne se reconnaît plus dans son timbre sonore, mais aussi cette voix changée se trouve dotée du pouvoir d'appel d'un autre à venir, qui n'est plus l'autre parental, qui est un autre sexué ; la façon dont l'adolescent s'approprie sa propre voix est une question pour l'abord clinique tant la mue des garçons peut entraîner des phobies du contact mais qui a une ouverture anthropologique et culturelle¹.

Investissement dans la musique et refus du langage

Il n'y a pas de mise en opposition entre l'investissement dans la musique et le refus du langage. S'il y a un vrai refus, un refus du sens et du son, alors il n'est pas possible d'aller articuler sa pulsionnalité vocale dans un langage musical. En revanche, la musique permet le réveil et la mise en suspens d'un certain nombre de rapports du sujet à la culture et au langage. Souvent les jeunes créateurs de musique ont le sentiment qu'ils vont s'approprier ou qu'ils vont s'inventer un langage. Il s'agit donc moins d'un refus que d'une mise à l'écart.

De plus, il y a plusieurs styles de musiques adolescentes et plusieurs façons adolescentes de consommer ces musiques diverses. On va aisément s'apercevoir qu'elles ont même, si c'est très sublimé, un rapport avec le bégaiement.

Ce rapport est présent, par exemple, dans le rap, pour lequel l'intérêt érotique est porté sur l'énergie d'expulsion de la voix plus que sur le sens lui-même c'est-à-dire plus précisément, qu'un sens ne peut être accordé à ces paroles que si il y a une prime érotique accordée à l'énergie d'expulsion de la voix.

1- Claude Lévi-Strauss distingue, sans les opposer, trois langages : le langage courant, celui de la langue dite naturelle, le langage des mythes et le langage musical.

Il y a un ravissement du mot par sa propre découpe sonore, le mot se signe dans sa proximité d'avec le cri, et nous retrouvons ici l'apport stylistique de l'art afro-américain, celui développé par les « blues shouters » ou crieurs de blues comme le chanteur de l'orchestre de Count Basie, Jimmy Rushing et qui se situe à l'inverse de l'esthétique classique : celle qui unit la compétence de l'homme de l'art au savoir de l'homme de science pour le plaisir averti de l'homme de goût.

Cette nécessité de revenir au rythme et à la résonance, de revenir à cette énergie, en la canalisant par le rythme est un point indéniable dans le rapport adolescent à la vocalisation du matériel musical. Cela ne semble pas être un refus du langage mais la tentative de créer une niche particulière, singulière, une orientation au sein du langage.

Les dynamiques psychiques particulières des adolescents créateurs ou auditeurs

La césure entre créateurs et auditeurs n'est peut-être pas celle qui convient pour tenter de situer et de comprendre comment un adolescent crée ses niches sonores. En fait nous n'arrêtons pas de jouer sur les mots (ou de glisser sur eux), entre le sens social de « créateur » et ce que les psychanalystes depuis Sharpe et Winnicott tentent de cerner comme processus de création psychique.

Il faut être très prudent sur cette tentation d'établir une stricte correspondance entre le matériel musical, rythmique, harmonique ou mélodique de faire de la musique et des positions psychologiques. Toute psychologisation de « l'auditeur de rap », de « l'auditeur de techno », etc serait rapide et vaine. Et il faut dépasser l'opposition entre une musique « active » où l'expression motrice est très investie, comme le rap, et une musique plus « passive » comme la techno. Évidemment, l'opposition est simpliste, mais elle rend compte de ces régimes très cycliques de la décharge et du retrait caractéristiques de la période adolescente. Cela étant, on peut souligner que la capacité de se laisser passiver ne semble pas inquiétante et que pour certains ados, pouvoir érotiser la passivité de la pulsion est une véritable conquête. Il y a sans doute beaucoup de jeunes qui construisent de la musique sans pouvoir érotiser la passivité et des gamins qui construisent de l'audition et qui arrivent à érotiser la passivité. Il ne faut pas créer de hiérarchie. Tout le monde ne peut pas être créateur, ça se saurait !

Le son et le sens de la voix

Une des tâches fondamentales de l'adolescence est la prise de parole ; ce qui présente un risque parce que prendre la parole ce n'est pas simplement la prendre à l'autre mais aussi la prendre devant l'autre et qui plus est en donnant de sa voix. Or, ce qui est intolérable pour beaucoup d'ados, c'est d'entendre que dans sa voix, il y a la voix du père ou de la mère. Donc, il y a un investissement dans la voix pour faire surgir du neuf ; seulement, ce neuf radical doit se référer à quelque chose. Si ce qui surgit avec la voix est radicalement sans antécédents, il est également radicalement périlleux.

En effet, il ne suffit pas d'un refus de la semblance entre l'objet pulsionnel et celui des parents pour avoir une garantie d'existence. Il faut bien que ce refus soit porté par une quête d'affiliation et c'est le rap qui, par exemple, va fournir ses romans, ses codes, ses groupes d'affiliation, ses fratries imaginaires.

L'exemple du rap

Si nous écoutons des paroles de rap. Que disent-elles ? Premier constat, les rappeurs se placent souvent dans une situation d'orphelin, les paroles de rap étant des paroles de deuil. C'est la version pathétique du sujet qui se retrouve dans un monde sans antécédents. L'adolescent écoutant le rap qui se pratique dans les grandes concentrations urbaines, dites « banlieues », se constitue comme un orphelin qui ré-ouvre ce qu'est une lignée humaine ; un autre aspect de ces « marques de fabrique » du rap, plutôt portées par les jeunes garçons, étant l'appel au communautarisme, ou plus exactement à une communauté qui pourrait advenir : celle des jeunes mal accueillis par le social.

Il y a un appel au grand ancêtre que l'adolescent ranimerait, remettrait en scène. C'est souvent vrai dans le rap afro-antillais qui fait émerger l'ancêtre maron en le remettant un peu dans la conscience politique puisqu'il s'agit de l'esclave qui a refusé, qui s'est affranchi, qui a réussi à quitter la plantation¹. Certains de ces insurgés ont été reconnus comme de véritables héros tandis que d'autres, plus rares, monnayaient leur semi-liberté en dénonçant les autres. Même s'il ne faut pas idéaliser l'histoire - l'amnésie n'ayant jamais grandi personne - le rap va chercher la figure d'un grand ancêtre. Et c'est tant mieux car cela remet en circulation, sous couvert du mythe, des éléments de notre histoire commune totalement occultés par les pouvoirs de refoulement des histoires officielles.

En d'autres termes, il y a dans le rap un roman historique, familial qui consiste à dire qu'on va se référer à un ancêtre qui tient debout alors que les parents n'ont pas réussi à tenir debout. Le rap est un excellent révélateur des débats actuels : quelle société pour l'adolescent ?

Il s'agit vraiment de problématiques adolescentes. Elles concernent le rapport à l'ancestralité et à l'invention de l'humain. Les adolescents ont beaucoup à dire sur ce qu'est l'humain et l'inhumain. Du fait qu'ils arrachent la dimension de la filiation au strict univers domestique, ils se demandent ce qui les fonde comme sujet de l'espèce humaine et, surtout, ils théorisent plus qu'on ne le pense sur les façons qu'ont le social et la culture de prendre soin de l'humanité, de l'humain. C'est bien cela l'adolescence, le moment où le sujet se pose la question de ce qui fait l'humanité de l'homme.

Les adolescents, la musique et le rythme

La musique permet aussi un recouvrement et un refoulement. Penchons-nous sur la fonction du rythme dans notre rapport au sonore et au langage. Le rythme c'est le signifiant. C'est la présence-absence. Le rythme c'est la modalité première de l'inscription du signifiant, de l'érogène et de la trace. Alors s'il n'y a pas de rythme, il n'y a pas de trace, il n'y a pas le fait que la marque est déposée pour quelqu'un qui peut la lire. Donc le rythme est primaire. Le tempo c'est la peau du temps. La rupture adolescente ne peut prendre appui que sur ce qui a été construit comme rythme.

Toutes les arythmies de l'enfance flambent à l'adolescence : les arythmies alimentaires, du sommeil, etc.... ou les hyper-rythmies ce qui est un problème clinique.

1- On désigne par « maron », les esclaves qui avaient refusé la servitude en s'enfuyant hors de la propriété de leurs maîtres aux Antilles, en Amérique ou dans les Mascareignes.

Est-ce que ça se transpose sur l'usage de la musique ?

Ça ne peut être une transposition mécanique, certaines musiques fonctionnant comme un "miroir sonore". Elles proposent une image anticipée de sériation et de coordination des rythmes, et parce qu'elles anticipent, tout comme notre image unifié dans le miroir anticipe nos coordinations motrices, elles peuvent participer de la construction d'un moi-idéal.

Très certainement, un investissement de l'hyper-rythmicité de la musique fabrique un corps de secours. Mais enfin, ce n'est pas parce qu'un gosse va écouter du rap pratiquement 12 heures par jour, en s'en mettant plein les oreilles dans un usage parfois autistique du sonore, qu'il va réussir à récupérer ses rythmes. Il peut tout à fait se brancher sur du continu et trouver en cela un support pour un narcissisme premier qui vient de la sensation physique d'être là existant, bercé, dans un monde non coupé par le silence.

Conclusion

Les ados, au cours de leur psychanalyse, ne vont pas changer de goûts musicaux, mais ils peuvent souvent laisser chuter cette immersion dans un continu sonore. C'est aussi que leur rapport au silence a changé. Le silence peut leur apparaître comme le seuil et la promesse d'un engagement de parole de soi et de l'autre, ce n'est plus ce gouffre, ce cri muet qui engloutit. Parce que, après tout, on parle du continu et du discontinu de façon stylistique, un peu pour classer les musiques, mais en clinique, on fait la rencontre de jeunes qui peuvent avoir un usage continu du discontinu en n'écoulant que du rap. Une forme d'auto bercement où, bizarrement, l'excitation vient en place du pare-excitation.

Il est possible que certains utilisent certaines musiques comme des berceuses ! Il y a des adolescents qui ont besoin de la musique pour être rassurés qu'il n'y ait pas un grand silence de l'Autre. Ce sont là des jeunes qui ont peur de l'écho de leur propre corps.

De plus un usage du sonore qui peut détruire partiellement les capacités auditives du jeune est à signaler aux parents et aux éducateurs lorsqu'ils cherchent à noyer leur identité dans un flux sonore océanique et assourdissant, comme si s'assourdir revenait aussi à ne plus pouvoir entendre ses voix intérieures, ses pensées intimes, sa musicalité propre. Il est à craindre que certains usent du sonore et de la musique non pour s'identifier ou pour se raccrocher à une expérience esthétique mais bien pour se fondre, dans une apathie morbide avec tous les bruits du monde, se transformant en une pure surface de réception sans histoire et sans rythme. Ce sont souvent des adolescents très déprimés et très peu soutenus dans ce travail de l'adolescence qui est bien d'éprouver et de penser le franchissement, le passage et la différence. Aussi en tant que psychanalyste je porte beaucoup attention à la façon dont les processus de construction du sentiment de se sentir réel se reflètent aussi dans la consommation de telle ou telle musique, plus ou moins addictive.

Références bibliographiques

Olivier Douville, « De la musique dans l'espace psychique des adolescents », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 3/2007 (n° 69), p. 97-103.
URL : <http://www.cairn.info/revue-lettre-de-l-enfance-et-de-l-adolescence-2007-3-page-97.htm> DOI : 10.3917/lett.069.0097

Olivier Douville, *De l'adolescence errante, variations sur les non-lieux de nos modernités*, Paris, éditions Les alentours de la pratique, 2016

Cécile Coumau : L'univers des adolescents est très marqué par ce qui est sonore. Comment peut-on expliquer cette gourmandise pour le sonore plutôt que pour le texte et quand est-ce que cela confine à l'addiction ?

Les ados essaient de fabriquer leur bulle sonore, leur bulle bruyante avec des types de musique que la génération parentale n'apprécie pas toujours. Par exemple, des parents qui apprécient le baroque ont des ados fans de hard rock. Mais ceci n'est pas grave. Ce qui m'inquiète c'est l'appétence des adolescents pour un univers assourdissant et m'alerte surtout la façon dont ils peuvent rester dépendants d'un univers sonore envahissant et monotone. Je me rends compte que nous sommes loin d'avoir épuisé toutes les questions qui nous mobilisent parfois. Cette dépendance est liée à des phénomènes psychopathologiques assez évidents c'est-à-dire qu'il y a certains jeunes qui font taire une espèce d'écho de leur voix intérieure, qui veulent par l'invasion du sonore se rendre sourd à ce qu'on peut appeler un climat hallucinatoire mais qui n'est pas totalement psychotique. Il se fait dans l'adolescence une période très fragile, très dépressive, une espèce de sursensibilité que nous avons tous en nous mais que nous n'entendons pas toujours, qui se manifeste par quelques tumultes de nos voix intérieures.

C'est peut-être l'embryon de la connaissance morale qui alors se refait entendre mais c'est assez sonore et donc pour faire taire cette espèce de rapport à la sonorisation interne de leur corporéité beaucoup d'adolescents vont s'assourdir afin de se priver d'une source de captation de l'excitation sonore interne. Cela je l'ai constaté systématiquement dans l'errance, y compris lorsque des adolescents ou de jeunes adultes vont élire comme lieu où ils se sentent enfin au repos des endroits hypersonoros - c'est-à-dire qu'ils vont s'endormir à proximité d'une bretelle d'autoroute ou à proximité d'aéroports, dans des no man's land où ils ont un talent pour se dissimuler qui est assez prodigieux. Ils sont parfaitement conscients que cette surintoxication par le bruit n'est pas la meilleure chose qu'ils pourraient faire. Néanmoins, ils ne voient pas d'autres solutions pour supporter ce paradoxe d'être à la fois inclus au sein d'une enveloppe sonore et d'être constamment envahi par cette enveloppe.

L'adolescence réveille quelque chose. Ce n'est pas seulement que l'adolescent quitte l'enfance, je crois que c'est beaucoup plus complexe que ça. L'adolescence est un moment de reviviscence qui ne s'exprime pas nécessairement sous la forme du souvenir mais plutôt par des sensations corporelles. Tel ce jeune qui ne pouvait pas s'endormir sans saturer la maison de bruits et qui avait des problèmes avec sa fratrie et ses parents.

Il évoquait que pour lui le fait de s'endormir, c'était une catastrophe. Une sensation de vertige l'opressait alors, une chute qui le glaçait d'angoisse alors qu'avant tout allait bien. « *C'est pas que je m'endors, c'est que je tombe dans un puits mais il y a pas de fond* » .

J'ai demandé à rencontrer ses parents qui m'ont appris que jusqu'à trois ans, il avait d'énormes troubles du sommeil . Nous avons travaillé sur ces troubles précoces et, depuis, son addiction au sonore a diminué grandement au point qu'il est passé d'une réception passive à la possibilité de faire de la musique c'est-à-dire pouvoir loger dans son rapport au bruit, le miracle du silence.

Il y a aussi dans le surinvestissement du sonore par le jeune, un message extrêmement ambivalent vis-à-vis du monde des adultes, et pas uniquement à l'encontre de papa et ou de maman. Ce message est celui qu'adresserait quelqu'un qui démontre de façon ostentatoire qu'il voudrait être invisible, inatteignable. En d'autres termes, si je suis dans un environnement sonore épouvantablement bruyant, et que je suis une jeune fille de 15 ans, personne ne peut aller vers moi mais tout le monde sait que je suis présente. il y a donc dans l'addiction au sur-bruit un certain nombre de facteurs que je résumerais ainsi :

- premièrement, nombre de nos jeunes sont disposés à refabriquer un usage antidépressif de la pulsion vocale car il est très important de faire le lien entre la dépression de l'adolescent et sa consommation addictive au sonore. Il faudra refabriquer un cocon sonore, ce cocon que l'ado ne perdra pas d'oreille et qui en retour ne le perdra pas de vue,

- deuxièmement, souligner l'importance des troubles du sommeil et, tout particulièrement des angoisses d'endormissement, tout ce versant d'angoisse réactive des sensations de détresse très originaires,
- troisièmement, les adolescents qui surinvestissent la saturation sonore ont un rapport très pauvre à la parole ; non pas que leurs capacités à parler soient altérées à tout jamais mais c'est comme si le brouhaha venait mettre leur parole en attente. Il est clair que lorsqu'il trouve quelqu'un à qui parler, un semblable ou un adulte bienveillant, le goût pour la parole va prendre le pas sur l'appétence pour l'assourdissement.

Cette recherche d'étourdissement sonore, est-ce qu'on peut l'analyser comme une recherche d'émotions ? On sait qu'à l'âge de l'adolescence, on est beaucoup dans l'émotion. Est-ce que ça peut se traduire par on augmente le son, on augmente l'émotion ?

Je crois qu'il faut être très précis sur l'émotion. La recherche de sensations précède la recherche d'émotions parce que la recherche de sensations pour la recherche de sensations est à la fois une convocation et une annulation d'autrui. Dans la recherche d'émotion, il y a une relance possible sur ce qu'on peut attendre d'autrui. je pense que c'est la quête des sensations qui parfois fait barrage à une nécessité de se risquer à l'émotion.

